Robert REDFIELD (1897-1958)

Anthropologue et ethnolinguiste américain

(1939)

“La culture canadienne-française à Saint-Denis”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"

Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Robert REDFIELD (1897-1958)

“La culture canadienne-française à Saint-Denis”.

Un article publié dans l'ouvrage sous la direction de Marcel Rioux et Yves Martin, *La société canadienne française*, pp. 69-73. Montréal : Les Éditions Hurtubise HMH ltée, 1971, 404 pp. [Version française de l'Introduction de Robert Redfield à l'ouvrage de Horace Miner, *St. Denis, A French-Canadian Parish* (Chicago, The University of Chicago Press, 1939, XIII - XIX).]

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 1^{er} avril 2007 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

Robert REDFIELD (1897-1958)

**"La culture canadienne-française
à Saint-Denis"**

Un article publié dans l'ouvrage sous la direction de Marcel Rioux et Yves Martin, *La société canadienne française*, pp. 69-73. Montréal : Les Éditions Hurtubise HMH ltée, 1971, 404 pp. [Version française de l'Introduction de Robert Redfield à l'ouvrage de Horace Miner, *St. Denis, A French-Canadian Parish* (Chicago, The University of Chicago Press, 1939, XIII - XIX).]

Robert REDFIELD (1897-1958)

"La culture canadienne-française à Saint-Denis".

Un article publié dans l'ouvrage sous la direction de Marcel Rioux et Yves Martin, *La société canadienne française*, pp. 69-73. Montréal : Les Éditions Hurtubise HMH Ltée, 1971, 404 pp. [Version française de l'Introduction de Robert Redfield à l'ouvrage de Horace Miner, *St. Denis, A French-Canadian Parish* (Chicago, The University of Chicago Press, 1939, XIII - XIX).]

Dans la perspective de l'étude comparée des sociétés, les groupes paysans occupent une position stratégique ; ils représentent en quelque sorte un moyen terme dans l'équation de la culture et de la civilisation. D'une part, ils ressemblent aux peuples primitifs auxquels s'intéresse tout particulièrement l'ethnologue ; d'autre part, ils font partie de ce monde moderne urbanisé dont l'étude constitue la préoccupation principale de la plupart des sociologues américains. Choisir d'étudier les sociétés paysannes, c'est ainsi contribuer à faire entrer dans une même perspective de recherche toutes les sociétés de la terre, des plus simples aux plus complexes. Il faut reconnaître cette unité de l'objet d'étude si nous voulons en arriver à construire la science de la société et de la culture, quel que soit le nom que l'on retiendra pour désigner cette science. Eu égard à leur importance, les sociétés paysannes ont été relativement négligées jusqu'ici ; les monographies sérieuses consacrées à de tels groupes ne peuvent qu'être accueillies avec un vif intérêt.

Le lecteur du livre excellent du docteur Miner pourra voir en quoi cette société paysanne canadienne-française ressemble aux peuples primitifs. Les habitants y vivent selon des règles et des valeurs collec-

tives qui sont enracinées dans la tradition et en sont venues à constituer un ensemble cohérent. Presque tous partagent les mêmes idées fondamentales sur la vie ; ces idées trouvent leur expression concrète dans les croyances, les institutions, les rites et les mœurs des gens. Bref, ces habitants ont une culture propre. En outre, les sanctions qui contrôlent les conduites ont un caractère éminemment sacré : la foi que tous partagent fournit les critères qui permettent d'approuver certains comportements et d'en condamner d'autres. Le prêtre détermine ce qui est bien et ce qui est mal ; mais il faut préciser que les gens ont le sentiment de ce qui est bien et de ce qui ne l'est pas, et que c'est en fonction de ce sentiment qu'ils agissent, non pas simplement par conformisme. C'est, par ailleurs, une société où domine la famille, comme c'est le cas dans bien d'autres sociétés plus primitives, extérieures au monde européen. Tout l'édifice social repose en effet sur un réseau de relations consanguines et conjugales. Le système familial y est fort, omniprésent ; il exerce une influence décisive. Ce que fera l'individu - au travail, dans le choix d'un conjoint et d'une carrière, en politique - est largement déterminé par la place particulière qu'il occupe dans une famille. Cette organisation familiale qu'a analysée le docteur Miner, même si elle n'évoque rien d'exotique mais plutôt des coutumes et des expressions que la plupart des lecteurs connaissent bien, présente, par sa structure même, par l'importance de sa fonction dans la société globale, par les relations étroites qu'elle entretient avec les autres éléments de la structure sociale, des traits semblables à ceux que révèle habituellement l'étude des sociétés aborigènes simples. Il y a peu de désorganisation, peu de criminalité. « La seule mort violente de la paroisse s'est produite il y a si longtemps que même la légende en a été oubliée ». D'un certain point de vue donc, ce groupe paysan isolé se compare à des sociétés comme celles des Indiens d'Amérique ou des indigènes africains. Même le comportement politique des gens de Saint-Denis peut souffrir cette comparaison ; la division en deux partis politiques, dont les membres, de part et d'autre, démontrent beaucoup de conviction et de combativité, rappelle la structure dualiste de certaines sociétés plus simples.

Mais considérer que ces habitants constituent une société de même type que celles des Mélanésiens ou des Indiens d'Amérique impliquerait évidemment que l'on ne tiendrait pas compte du fait qu'ils font aussi partie d'un monde moderne et urbanisé. Le paysan participe à une économie monétaire, écoule le surplus de sa production sur les marchés urbains, paie des taxes, fréquente quelquefois l'école, vote, et participe de bien d'autres façons à une structure économique et politique plus vaste qui réunit paysans et citoyens. Le paysan connaît l'écriture et en fait un certain usage, ce qui n'est pas le cas chez l'aborigène. De plus, les ruraux et les urbains constituent une société globale unique possédant une seule hiérarchie de statuts. Chacun est conscient de la présence de l'autre ; chacun situe l'autre dans le réseau de ses relations sociales ; chacun reconnaît l'autre comme membre de la même société globale que lui-même. Pour le paysan, il est tout naturel d'attribuer du prestige aux gens des villes de même qu'à ceux de son groupe qui sont plus cultivés. Grâce à l'éducation, le paysan peut accéder au monde urbain ; de son côté, le citoyen conserve des parents parmi les paysans. Dans le cas de Saint-Denis, la liaison directe entre l'habitant et la ville de Québec se fait par l'intermédiaire de certains résidents de la communauté locale : le curé et ses parents, le sénateur et les membres de sa famille. ... Ces personnes, issues du milieu, jouissent « toutefois d'un statut social si différent de celui de l'ensemble de la communauté qu'elles ne peuvent entretenir des relations sociales normales avec les autres paroissiens. Leur statut particulier ne saurait aucunement s'expliquer par référence au milieu immédiat ; il tient plutôt à leurs contacts avec le monde extérieur à la paroisse : ce sont ces contacts qui leur ont assuré un prestige beaucoup plus grand que tout ce que la paroisse peut offrir sur ce plan. » Les paysans reconnaissent simplement le prestige que ces personnes cultivées ont acquis à la ville.

Selon la terminologie de Durkheim, la société paysanne représente une sorte de compromis assez stable entre le « segment social » et l'« organe social ». Ce compromis résulte de l'adaptation d'une culture locale à la civilisation urbaine. La solidarité du groupe paysan se

maintient bien que celui-ci participe à une économie de marché et à la vie d'une société plus vaste.

La condition paysanne est souvent considérée comme un état dont il faut s'échapper, comme une honte à éviter. La lecture de cette étude sur les Canadiens français, à peu de choses près les seuls paysans d'Amérique du Nord, risque fort de remettre cette opinion en question. Certes, on est tenté de comparer leur genre de vie à celui d'autres groupes d'agriculteurs dont le niveau de vie est peu élevé. Si l'on pense au métayer par exemple, la différence entre son mode de vie et celui de l'habitant est évidente, mais qui dirait que la comparaison n'est pas à l'avantage de ce dernier ? Si l'habitant présente l'image de l'ordre, de la sécurité, de la bonne foi et de la confiance, c'est avant tout parce qu'il possède une culture. On ne peut soutenir sérieusement que ces avantages viennent de ce que la région qu'il habite soit plus riche en ressources naturelles ; il serait difficile de le démontrer. La différence entre les deux ne tient pas à ce que l'un serait propriétaire de la terre, tandis que l'autre ne le serait pas. Si la vie de l'habitant est bien réglée, si elle implique une relative stabilité, c'est en grande partie parce qu'elle est vécue par référence à un ensemble d'idées et de valeurs collectives qui gouvernent les conduites, qui fondent et justifient les attitudes. Ce qu'il faut entendre par la notion de culture ne se limite au type d'objets que fabrique telle tribu ou à l'outillage qu'utilise tel groupe agricole. L'habitant possède une culture propre, non pas parce qu'il dispose de certains moyens particuliers d'assurer son existence, mais bien parce que l'existence a pour lui un sens particulier.

En raison des traits que nous avons reconnus à ces groupements, l'étude des sociétés paysannes offre, pour l'analyse du changement social, un ensemble d'avantages dont le docteur Miner, dans le présent ouvrage, n'a pas manqué de tirer profit. À l'instar des sociétés primitives, les sociétés paysannes constituent des ensembles nettement circonscrits et relativement simples : le travail d'observation et d'analyse s'en trouve évidemment facilité. On peut arriver à bien saisir la nature de leurs institutions, à déterminer les traits essentiels de leur culture ;

on peut même, sur plusieurs points, identifier les facteurs de changement. Par ailleurs, ces sociétés, se rattachant à une collectivité évoluée, possèdent une histoire écrite. On peut ainsi consulter des documents et apprendre par là comment elles sont devenues ce qu'elles sont ; l'histoire des peuples sans écriture est de beaucoup moins facile à établir. Si l'on peut disposer de renseignements valables sur le passé, le présent s'en trouve éclairé d'une lumière nouvelle et, dès lors, il devient possible de prévoir l'orientation future de l'évolution observée.

Dans le cas des communautés rurales canadiennes-françaises, l'analyse de H. Miner fait bien ressortir certaines des circonstances particulières qui pouvaient favoriser le maintien de l'organisation locale traditionnelle, de même que les facteurs susceptibles de menacer cette organisation. Comme les membres d'autres sociétés situées à la périphérie de l'aire d'expansion de la civilisation moderne, l'habitant, par ses contacts avec des étrangers et des personnes ayant acquis une mentalité urbaine, a subi des influences qui ont affecté l'organisation sociale traditionnelle de son milieu. Selon le schéma habituel, il tend à délaisser les vieilles coutumes locales pour adopter les manières de penser et les manières de faire de l'étranger. Mais, dans ce cas, il faut tenir compte de la fonction régulatrice qu'exerce l'Église catholique. Celle-ci s'est interposée entre le monde extérieur et l'habitant, empêchant l'adoption d'éléments qu'elle condamnait et justifiant l'adoption des éléments acceptables en fonction des critères de la foi et de la culture locale. Le lecteur ne pourra manquer d'être frappé par les liens étroits qui relient cette culture locale aux doctrines et aux pratiques de l'Église. Celle-ci fournit les justifications surnaturelles du travail, elle administre les rites qui marquent les étapes de la vie de l'individu de sa naissance à sa mort, elle encourage et bénit les familles nombreuses. Les institutions de l'Église constituent les cadres de l'administration de la collectivité et la présence du curé assure celle-ci d'un leadership moral. Quand les normes locales sont menacées par un danger tel que l'exemple qu'offrent les estivants, l'Église intervient, par les sermons du curé, pour tenter de limiter les conséquences de cette menace. Elle a graduellement éliminé de l'esprit de ses ouailles les for-

mes de la pensée magique incompatibles avec le Christianisme, tout en favorisant par ailleurs l'adoption de nouveautés comme, par exemple, l'agriculture scientifique. On pourrait être tenté de croire que, sous une telle tutelle, les traits essentiels de la culture traditionnelle des Canadiens français pourraient demeurer substantiellement intacts pendant encore plusieurs siècles.

L'analyse de H. Miner met en évidence certains indices importants à partir desquels il faut conclure que l'organisation traditionnelle est néanmoins menacée. Le système, en tant qu'ensemble de croyances et de pratiques, est statique ; mais si on le considère dans la perspective d'un équilibre entre les ressources et les modes d'exploitation, il implique un certain dynamisme. Selon ce système, en effet, on devait pourvoir de terres nouvelles ceux des enfants qui n'hériteraient pas du domaine familial. Les familles étant nombreuses, le nombre des enfants dépassait rapidement le nombre des terres disponibles dans la localité même. Aussi longtemps que l'on put trouver des lots disponibles dans des régions nouvelles, la culture locale ne subit pas de transformation notable. Comme le dit Miner, « la culture canadienne-française se caractérisait par un fort degré de cohésion sociale interne tenant à un mode d'adaptation à court terme aux conditions du milieu ». Une fois épuisées les réserves de terres disponibles, un rajustement s'imposa. Dans la vieille France, la famille restreinte a remplacé la famille nombreuse. jusqu'ici, au Québec, ce type d'ajustement ne s'est pas produit ; ce sont d'autres changements qui se sont produits. Parmi les enfants, quelques-uns ont été orientés vers les professions, d'autres ont émigré vers les centres manufacturiers. Mais l'éducation des enfants coûte cher : ce besoin d'argent a entraîné des changements sur le plan de la technologie, de même qu'une plus grande dépendance par rapport à l'économie générale de la province et du pays. Par ailleurs, ceux des enfants qui travaillent en usine introduisent dans leur communauté d'origine, quand ils y reviennent, les mœurs de la ville. On sait que l'organisation traditionnelle était fondée sur l'Église et l'agriculture ; les nouveaux débouchés qui s'offrent aux enfants qui ne restent pas sur la terre en font des ouvriers d'usine à l'extérieur ou des

journaliers dans la localité, ce qui contribue, évidemment, à détruire le système traditionnel. Le même phénomène se produit lorsque l'indigène d'Océanie devient salarié dans une plantation : la vie tribale s'en trouve disloquée. Dans le cas qui nous occupe, il n'y a pas eu de conquérant ni de plantations ; le système, basé sur l'exploitation progressive de terres nouvelles, devait tôt ou tard poser des problèmes particuliers. L'habitant avait une culture primitive (folk), mais c'est à la manière d'un pionnier qu'il se retrouva dans un monde nouveau. On se trouve ici en présence d'une société qui possède une culture autonome et cohérente et, en même temps, d'un milieu neuf où les ressources sont encore à exploiter : c'est ce qui rend particulièrement intéressante l'étude de la situation des Canadiens français. Une étude comme celle que présente Miner démontre bien que le changement social peut faire l'objet d'analyses méthodiques et qu'il n'est pas vain d'espérer atteindre à une connaissance plus systématique de ce phénomène.

Fin du texte